

Des étoiles nouvelles

(Suite de la première page.)

François-Bernard Bâche (1935), c'est l'intellectuel (normalien, agrégé, professeur de grec), le théoricien, le compositeur d'un extrême raffinement, qui est en même temps convaincu de la puissance magique de l'univers, et qui ne fait pas de la musique « à partir de concepts ». Telle est sa *Kassandra*, titre révélateur d'une œuvre où « la lucidité » reconnaît tout ce qu'elle doit à sa « source passionnelle » : car Casandre la voyante a refusé de se donner à Apollon « qui l'a condamnée à n'être pas crue quand elle annonce l'avenir ». La partition n'est nullement l'illustration littérale du mythe, mais un essai, non moins lucide et passionné, de possession du monde, de communion sonore entre les voix de la nature (l'orage, le feu, les abeilles, les langues inconnues) enregistrées sur bande, et celles de l'orchestre, de l'homme occidental, qui s'imitent, se complètent, jouent et dialoguent d'égal à égal avec un admirable lyrisme, plus déployé encore que dans les belles œuvres mixtes de la série *Korwar*.

Xavier Darasse (1934), le lutin facétieux et scintillant de l'orgue, a repris, de la main gauche, la plume du compositeur (qu'il avait abandonnée un peu vite par la faute d'un jury de Rome borné), à la suite d'un terrible accident d'automobile. *L'Instant d'après*, une « œuvre arrachée au silence », disons moins pudiquement à la mort et peut-être au désespoir. Des masses de cuivres et de bois superposés comme les colonnes d'une porte de l'enfer, le ruissellement des sources vitales qui s'échappent, le présent et la mémoire qui interfèrent sur des rythmes différents, et puis une sorte de robuste vitalité qui surplombe ce violent combat, d'une écriture chargée et cependant toujours lisible, annonçant une décantation dans de prochaines œuvres.

Enfin Emmanuel Nunes (1941), ce Portugais profondément handicapé physiquement à sa naissance, dont Royan puis Donaueschingen ont révélé avec *Ruf* l'extrême rayonnement intérieur. *Es Webt* (cela se meut, cela se tisse) superpose deux orchestres, l'un à cordes, l'autre à vents, et une partition longue et complexe, souvent véhémement, parfois mélancolique, où de multiples événements viennent s'enchevêtrer dans des trames mystérieuses. Il n'a pas semblé pourtant que pour cette première audi-

tion les répétitions orchestrales aient été assez poussées et aient abouti à une pleine cohésion interne, alors que les autres œuvres (et les *Intégrales* de Varèse) étaient superbement interprétées par l'Orchestre philharmonique de Radio-France, sous la direction de Juan-Pablo Izquierdo, un chef chilien qui s'affirme de plus en plus.

JACQUES LONCHAMPT.

PATRIMONIO UC

Des étoiles nouvelles dans la musique

Il est bien difficile d'apprécier sur le terrain, au moment même où ils se déroulent, les mouvements « géologiques » de la création et de la diffusion musicales. Il semble cependant que quelque chose bouge actuellement à Paris, grâce, sans doute, à la stimulation qu'apporte l'IRCAM. Si ce dernier concentre davantage ses efforts, en ce moment, sur un travail pédagogique illustré par les œuvres de ses ténors (1), il a provoqué une saine émulation, notamment du côté de Radio-France.

Gilbert Amy, quelque peu frappé d'ostracisme dans les parages de Beaubourg, présente cette année des concerts d'un vif intérêt qui font droit à d'autres tendances peu repré-

(1) Du 17 au 22 février, Ligeti, Messiaen, Stockhausen, Boulez, Carter, analysés par Pierre Boulez au Centre Georges-Pompidou.

sentées à l'IRCAM, suivant en cela l'exemple courageusement donné par Paul Mefano et le Collectif 2e2m (*le Monde* du 31 janvier), tandis que Musique Plus et l'Itinéraire défrichent des terrains souvent plus ingrats et imprévus. Il y a donc bien une renaissance encore timide de la musique contemporaine en France, qui s'amorce après quelques années confuses, marquées cependant par les belles recherches tous azimuts du Festival de Royan sous l'impulsion d'Harry Halbreich.

Samedi après-midi, trois compositeurs ignorés de l'IRCAM, Mâche, Darasse et Nunes, ont ainsi captivé le public du studio 105 de Radio-France qui s'est révélé une nouvelle fois trop petit.

JACQUES LONCHAMPT.

(Lire la suite page 23.)

FESTIVAL TIBOR VARGA

1970



INTERNATIONALE
ARBUS INTERNA
INTERNATIONAL P
GENÈVE

Nouvelliste et Feuille
du Valais
Sion (CH)
Tir. q. 60 000

1. Sep 1970

FESTIVAL TIBOR VARGA

Dernière soirée symphonique: plein succès!

Santiago-Sion, retour! Juan Pablo Izquierdo, jeune chef d'orchestre chilien, était arrivé en Europe que pour ce seul concert du dimanche soir à la salle de la Matze: pour cette dernière soirée symphonique séduisante du 7e Festival Tibor Varga.

C'est sous sa talentueuse direction que l'Orchestre symphonique de Budapest, ensemble invité au Festival de Montreux-Vevey, nous joua Liszt, Chopin et Beethoven. La formation hongroise plut, en particulier, par l'honnêteté, la perfection technique et la conscience professionnelle avec laquelle elle exerce son métier. Et si, dans le début des « Préludes » de Liszt, il paraissait manquer quelque peu de conviction, toute la soirée fut placée sous le signe de la précision technique, de la pureté de l'interprétation. Les cordes nous éblouirent certes davantage que les vents mais, à quelques rares exceptions près (fin des « Préludes »), l'équilibre entre les différents registres fut parfait. Ce souci de l'honnêteté technique dans l'exécution relégua tant soit peu à la seconde place la musicalité de l'ensemble, présente certes, mais insuffisamment perceptible à mon goût. Il n'empêche, pourtant, que les trois compositeurs furent servis avec un rare talent devant une salle pour la troisième fois occupée jusqu'au dernier strapontin.

Lors des premières mesures des « Préludes » de Liszt, nous fûmes quelque peu surpris par le chef d'orchestre. Mais, très rapidement, nous nous habituâmes à son style particulier. L'homme est énergique, exigeant sans nul contaxte, l'artiste sensible. Ce style sud-américain qui hypnotisa musiciens et spectateurs apporta un dynamisme peu commun à l'interprétation des trois œuvres. La première page fut enlevée avec brio, le concerto crédité d'une remarquable sensibilité alors que la « Symphonie héroïque » fut dirigée avec une honnêteté entièrement à l'honneur de Beethoven. Juan Pablo Izquierdo, un tout grand chef d'orchestre!

On entend de moins en moins le poème symphonique que constituent les Préludes de Liszt, inspirés par les Méditations de Lamartine, groupant des thèmes mélodieux sur un sujet élevé et mettant essentiellement en valeur les cuivres de l'orchestre. Le chef chilien Juan Pablo Izquierdo, à la tête du « Symphonique de Budapest », en donna une bonne exécution, sans atteindre toujours les sommets.

C'est dans la suite du programme que le chef et l'ensemble hongrois ont montré leur réelle valeur. Tout d'abord dans l'accompagnement du Concerto No 1 en mi mineur op. 11 de Chopin, dont le soliste, l'excellent Rudolf Buchbinder (le pianiste du fameux Trio

de Vienne), apporta une interprétation d'une qualité exceptionnelle: phrasé plein d'aisance, sonorité claire, notes perlées, tout concordait pour une pleine réussite. Le très nombreux public de la Matze (il y avait des gens debout: deux cents personnes n'avaient pas trouvé de place!) ne s'y était point trompé et ne mit aucun frein à son enthousiasme.

Il en fut de même pour l'interprétation aérée, nuancée, riche de substance de la symphonie No 3 « Eroica » en mi bémol majeur op. 55 de Beethoven, accueillie par d'interminables acclamations. Un tel concert s'inscrit en lettres d'or à l'actif du Festival Tibor Varga. St.

C'est avec un immense plaisir que nous apprécîâmes une nouvelle fois l'excellent pianiste Rudolf Buchbinder. Ce jeune artiste de 23 ans possède une sensibilité extraordinaire. Son interprétation du « Concerto pour piano et orchestre op. 11 » de Chopin, fut un régal pour tous les auditeurs tant il est vrai que le pianiste, ne paraissant rencontrer aucune difficulté technique, laissa parler son cœur dans son langage si spontané mais toujours contrôlé sur le plan de l'équilibre du dialogue avec l'orchestre qui montra, lors de cette interprétation, des qualités d'accompagnateur exceptionnelles. Pour moi, ce concerto fut le sommet de la soirée. Grâce à l'inoubliable Rudolf Buchbinder qui n'en est qu'au commencement d'une carrière fort brillante. Retenez ce nom, c'est celui d'un prodigieux pianiste!

Si le concerto de Chopin fut pour moi le sommet de la soirée, la « Symphonie No 3 » de Beethoven n'en démerita pas pour autant. De fait, l'Orchestre symphonique de Budapest s'y révéla excellent interprète. Mais des circonstances extra-musicales m'empêchèrent d'apprécier à sa juste mesure cette magnifique page. En effet, l'atmosphère de la salle de la Matze fut pénible à supporter: chaleur, manque d'aération, etc. Quand elle est entièrement occupée, cette salle ne permet guère d'y demeurer plus d'une heure et demie. Dommage pour cette admirable soirée, par ailleurs parfaitement organisée!

Nous garderons néanmoins un magnifique souvenir de l'Orchestre symphonique de Budapest, du chef chilien Juan Pablo Izquierdo et surtout de l'incomparable Rudolf Buchbinder. Après cette ultime soirée symphonique à Sion, on ne peut que féliciter le maître Tibor Varga pour son choix des orchestres et des programmes. « Chapeau, Monsieur Varga, et merci! »

N. L. ...

SION, SUISSE

LE FIGARO, PARIS
4 FEB 1974

STARKER LE SPHINX

La sonorité tendre et persuasive du grand violoncelliste Janos Starker est à ce point allégée de toute scorie qu'elle évoquerait plutôt celle d'un doux et mystérieux instrument à vent. Impassible, énigmatique, élégant, raffiné, pudique, visage de sphinx, Starker rassemble les **Variations sur un thème rococo** pour violoncelle et orchestre de Tchaïkovski en un merveilleux bouquet de fleurs rares, au parfum subtil et pénétrant.

Même simplicité, même nature chez Rudolf Buchbinder, interprète idéal du **Concerto** en ré mineur pour piano et orchestre K. 466, de Mozart. Chaque note pèse son juste poids, reçoit son juste accent, dans un climat fait d'un harmonieux mélange de sérénité et de passion contenue.

Hypnose, passes magnétiques attitudes hautaines de danseur espagnol ou de torero posant des banderilles, les images défilent avec le chef d'orchestre Juan Pablo Izquierdo. Ignorant le côté léger et gracieux de la **Symphonie italienne**, de Mendelssohn, il en fait jaillir des forces démoniaques. Excellent comportement de l'Orchestre national de l'ORTF dans cette exécution pleine de relief.

C. P.

● « Prestige de la musique », salle Pleyel.

Le Figaro 4-2-74

IZQUIERDO
PARIS, 11.2.1974

NOUVELLES LITTÉRAIRES du 11 Février 1974.

● Rudolf Buchbinder, Janos Starker et l'orchestre national
Salle Pleyel

Salle Pleyel, « Prestige de la Musique » nous a présenté un concert dirigé par Juan Pablo Izquierdo, bon musicien, mais de qui l'extravagante gesticulation eut risqué de distraire les exécutants de l'Orchestre national s'ils n'avaient pris le sage parti d'accorder de préférence leur attention à la musique qu'ils avaient sous les yeux. Révélation d'un très grand pianiste, Rudolf Buchbinder, dans le *Concerto en ré mineur*, K.466, sommet de la virtuosité mozartienne, avec çà et là un accent douloureux qui laisse pressentir la proche tragédie des dernières années. Rien de tel dans les *Variations sur un thème « rococo »* de Tchaïkowsky, dans lesquelles a brillé Janos Starker, prince du violoncelle. Il a joué en *bis* la *Sarabande* de la 5^e Suite pour violoncelle seul de J.-S. Bach avec une sobre grandeur, et un rien de cette solennité révérencieuse qu'on en vient, après Casals, à imprimer aux pages les plus simplement chantantes du recueil.

IZQUIERDO PARIS
ORCHESTRE NATIONAL ORTF
PRESTIGE DE LA MUSIQUE.

LA GUIDE MUSICAL
23 FEV. 1974

30 JANVIER, PRESTIGE DE LA MUSIQUE. — On ne peut que regretter la maladie de Josef Suk, excellent violoniste, qui a obligé à modifier le programme de cette soirée, car il n'est pas souvent donné — pour ne pas dire jamais — l'occasion d'entendre dans un même concert ces deux monuments de la musique que sont le « Double Concerto de Brahms » et le « Triple Concerto de Beethoven ».

Mais de ce projet grandiose, il nous est resté l'admirable violoncelliste qu'est Janos Starker, nommé parmi les plus célèbres de sa génération. Musicien fin, lyrique comme il le fallait, il s'est montré exemplaire dans les difficiles « Variations sur un thème rococo » opus 33 que Tchaïkovski écrivit en 1876 pour son ami Fitzhagen, et qui firent dire à Liszt : « Enfin, de la musique ! ». Interprétées dans toute la pureté de ses lignes mélodiques, Starker en donna une version éblouissante qui faisait chanter merveilleusement ses cordes, le public ne lui ménagea d'ailleurs pas l'enthousiasme qu'il sut lui insuffler, et il la remercia par un « bis » émouvant.

Le pianiste Rudolf Buchbinder d'origine tchécoslovaque, a été juste mozartien dans ce Concerto en ré mineur K. 466 tant joué et aussi tant galvaudé. Mais cet interprète délicat a su lui donner cette teinte poignante, ce développement émotionnel d'une intense grandeur. Cela ajouté à une très belle technique, sans maniérisme, toute aisance, très sensible et respectant toute les valeurs orageuses de l'œuvre. Le soliste retrouva ainsi ce qui était mérité c'est-à-dire un succès total et retentissant.

Reste le chef, ce jeune chef d'orchestre chilien, Juan Pablo Izquierdo, qui a été inégal. S'il a fait preuve d'une belle et claire modération dans l'émouvante ouverture d'Iphigénie en Aulide de Gluck, il n'a pas conservé cette bonne maîtrise dans la « Symphonie Italienne » de Mendelssohn où ses tempis étaient très discutables, où l'Andante avait frisé l'ennui et dans laquelle le déchainement démonstratif et les trances de ce chef n'avaient pas entamé outre mesure la placidité ferme et cohérente de l'Orchestre National qui avait dans l'ensemble été bien mené et qui avait donné sa mesure habituelle d'un orchestre sensible et sonnante bien. — Roch SERRA.



Janos STARKER

JUAN PABLO IZQUIERDO, PARIS

ORCHESTRE NATIONAL ORTF
(PRESTIGE DE LA MUSIQUE)

SCHERZO, REVUE MUSICALE
MENSUELLE, MARS 1974

HEUREUX MOMENTS

Suk, Buchbinder et Starker réunis pour jouer le double concerto de Brahms et le triple de Beethoven, l'affiche était alléchante. Hélas ! Joseph Suk ayant dû subir une opération, le programme fut modifié en conséquence. Ce fut pourtant un bon concert de l'Orchestre National de l'O.R.T.F., dirigé par Juan-Pablo Izquierdo.

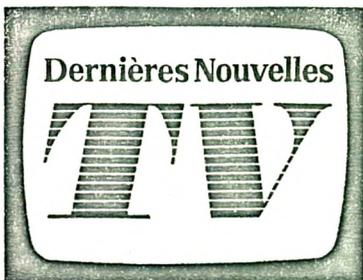
Peu connu en France, ce chef semble possédé par la musique. Il est parcouru par une tension constante, comme à l'écoute d'un message lointain dont il transmet les moindres vibrations. Ce perpétuel jeu sur les nerfs produit un envoûtement certain, mais n'exclut pas une certaine fébrilité.

Après l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, rendue dans toute sa grandeur tragique, Rolf Buchbinder donna du vingtième concerto de Mozart une interprétation remarquable de sensibilité et de simplicité, plus intimiste que grandiose, certes, mais merveilleusement équilibrée.

Autre moment privilégié, Janos Starker jouant les *Variations sur un thème rococo* de Tchaikowsky ; ce grand seigneur du violoncelle se rit des embûches parsemant la partition et fait de ce morceau de bravoure un véritable feu d'artifice de virtuosité intelligemment conçue. Et la Sarabande de la quatrième Suite de J.-S. Bach, jouée en bis, fut admirable de pureté et d'intériorité.

La *Symphonie Italienne* de Mendelssohn fut enlevée avec un brio incontestable par Juan-Pablo Izquierdo. On y retrouvait la tendresse nostalgique et la joie dans lesquels baigne l'œuvre, mais peut-être pas l'équilibre et la lumière qui la sous-tendent : ainsi, le premier mouvement semblait plus trépidant que lyrique et l'*andante* était dénué de cette continuité interne sans laquelle il perd son pouvoir. Cette exécution simplement bonne ne pouvait nous faire oublier les beaux moments que nous avons vécus.

M. W.



Pour en savoir plus

Vous avez pu voir

« Michèle Boegner »

Une mozartienne de grand style

Le concert donné dimanche matin sur A-2 a permis à de nombreux Strasbourgeois de retrouver une pianiste, dont les liens avec notre province ne datent pas d'hier. En effet, Michèle Boegner était une jeune fille lorsqu'elle vint ici pour la première fois. Or, dimanche matin, nous l'avons retrouvée tellement différente de ce qu'elle fut à ses débuts.

C'est une mozartienne de grand style que l'on pouvait écouter. A peine avait-elle posé ses doigts sur le clavier, on avait compris que l'on était en présence d'une authentique musicienne. Elle entrait dans le concerto en sol de Mozart (K. 453) comme un oiseau dans l'azur. Portée par la grâce, elle sut donner ensuite de la partie lente — qui est sublime — une émotion de la qualité la plus rare.

Tout y était : la clarté, la sobre puissance, ce ravissement qu'elle éprouvait elle-même et qui se lisait sur son visage. Mais il y a mieux encore, car on y trouvait également une grande noblesse d'âme. On pourrait encore vanter la limpidité des traits, la délicatesse du toucher et l'éloquence du phrasé. Chaque fois qu'il le fallait, Michèle Boegner prenait tout son temps pour nous faire éprouver ce qui est inoubliable dans le concerto.

On s'en voudrait de passer sous silence la participation de l'orchestre philharmonique de Radio-France, placé sous la direction de Pablo Izquierdo, un chef qui ne joue pas au plus malin avec le soliste.

H. W.

Le Monde

14/2/78

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

MACHE, DARASSE, NUNES

Des étoiles nouvelles dans la musique

Il est bien difficile d'apprécier sur le terrain, au moment même où ils se déroulent, les mouvements « géologiques » de la création et de la diffusion musicales. Il semble cependant que quelque chose bouge actuellement à Paris, grâce, sans doute, à la stimulation qu'apporte l'IRCAM. Si ce dernier concentre davantage ses efforts, en ce moment, sur un travail pédagogique illustré par les œuvres de ses ténors (1), il a provoqué une saine émulation, notamment du côté de Radio-France.

Gilbert Amy, quelque peu frappé d'ostracisme dans les parages de Beaubourg, présente cette année des concerts d'un vif intérêt qui font droit à d'autres tendances peu repré-

sentées à l'IRCAM, suivant en cela l'exemple courageusement donné par Paul Mefano et le Collectif 2e2m (*le Monde* du 31 janvier), tandis que Musique Plus et l'itinéraire défrichent des terrains souvent plus ingrats et imprévus. Il y a donc bien une renaissance encore timide de la musique contemporaine en France, qui s'amorce après quelques années confuses, marquées cependant par les belles recherches tous azimuts du Festival de Royan sous l'impulsion d'Harry Halbreich.

Samedi après-midi, trois compositeurs ignorés de l'IRCAM, Mâche, Darasse et Nunes, ont ainsi captivé le public du studio 105 de Radio-France qui s'est révélé une nouvelle fois trop petit.

JACQUES LONCHAMPT.

(Lire la suite page 23.)

(1) Du 17 au 22 février, Ligeti, Messiaen, Stockhausen, Boulez, Carter, analysés par Pierre Boulez au Centre Georges-Pompidou.

Des étoiles nouvelles

(Suite de la première page.)

François-Bernard Mâche (1935), c'est l'intellectuel (normalement, agrégé, professeur de grec), le théoricien, le compositeur d'un extrême raffinement, qui est en même temps convaincu de la puissance magique de l'univers, et qui ne fait pas de la musique « à partir de concepts ». Telle est sa *Kassandra*, titre révélateur d'une œuvre où « la lucidité » reconnaît tout ce qu'elle doit à sa « source passionnelle » : car Casandre la voyante a refusé de se donner à Apollon « qui l'a condamnée à n'être pas crue quand elle annonce l'avenir ». La partition n'est nullement l'illustration littérale du mythe, mais un essai, non moins lucide et passionné, de possession du monde, de communion sonore entre les voix de la nature (l'orage, le feu, les abeilles, les langues inconnues) enregistrées sur bande, et celles de l'orchestre, de l'homme occidental, qui s'imitent, se complètent, jouent et dialoguent d'égal à égal avec un admirable lyrisme, plus déployé encore que dans les belles œuvres mixtes de la série *Korwar*.

Xavier Darasse (1934), le lutin facétieux et scintillant de l'orgue, a repris, de la main gauche, la plume du compositeur (qu'il avait abandonnée un peu vite par la faute d'un jury de Rome borné), à la suite d'un terrible accident d'automobile. *L'Instant d'après*, une « œuvre arrachée au silence », disons moins pudiquement à la mort et peut-être au désespoir. Des masses de cuivres et de bois superposés comme les colonnes d'une porte de l'enfer, le ruissellement des sources vitales qui s'échappent, le présent et la mémoire qui interfèrent sur des rythmes différents, et puis une sorte de robuste vitalité qui surplombe ce violent combat, d'une écriture chargée et cependant toujours lisible, annonçant une décantation dans de prochaines œuvres.

Enfin Emmanuel Nunes (1941), ce Portugais profondément handicapé physiquement à sa naissance, dont Royan puis Donaueschingen ont révélé avec *Ruf* l'extrême rayonnement intérieur. *Es Webt* (cela se meut, cela se tisse) superpose deux orchestres, l'un à cordes, l'autre à vents, et une partition longue et complexe souvent véhémement, parfois mélancolique, où de multiples événements viennent s'enchevêtrer dans des trames mystérieuses. Il n'a pas semblé pourtant que pour cette première audi-

tion les répétitions orchestrales aient été assez poussées et aient abouti à une pleine cohésion interne, alors que les autres œuvres (et les *Intégrales* de Varèse) étaient superbement interprétées par l'Orchestre philharmonique de Radio-France, sous la direction de Juan-Pablo Izquierdo, un chef chilien qui s'affirme de plus en plus.

JACQUES LONCHAMPT.

PARIS 14-II-1978

« Testimonium » à Jérusalem

La mémoire d'une nation

Elle a quatre-vingt-six ans, elle est originaire de Berlin, indomptable comme tous les pionniers d'Israël, et elle vient d'offrir à Jérusalem un festival de musique contemporaine réunissant des œuvres écrites pour elle par Stockhausen, Amy, Nunes et Kagel, comme il n'en est plus guère aujourd'hui. Mme Recha Freier a créé en 1966 ce festival (qui a lieu tous les trois ans), non dans un but purement esthétique, mais pour rendre témoignage, ainsi que le dit son titre, « Testimonium », témoignage pour l'histoire, la pensée, l'art du peuple juif, qui voudrait ainsi « réactiver la mémoire de la nation par une confrontation avec les trésors et les reliques de son passé ».

Cette entreprise relève cependant moins du nationalisme que du prophétisme et même d'un certain œcuménisme, dans la mesure où elle ouvre les richesses d'une tradition à des compositeurs pour la plupart non juifs de tous les pays et en exalte les valeurs spirituelles. Ce n'est pas une situation de puissance qui était proposée comme thème du « Testimonium » cette année : les juifs en Espagne depuis le Moyen Age jusqu'à leur expulsion en 1492... Et les œuvres les plus puissantes n'étaient pas les plus explicites.

Ainsi l'unique compositeur israélien de ce festival, Yizhak Sasaï, a tenté une illustration directe de cette période avec Trial 19, une œuvre audiovisuelle qui évoque le martyre de Leonor Gonzales, une femme juive convertie de force au christianisme, torturée par l'Inquisition et brûlée vive à Tolède, en 1492. Mais les jeux de lumière d'un auto da fé sur un tumultus planté de croix et une musique électronique brute et brutale, trop discontinuée et insuffisamment raffinée, sont restés constamment extérieurs à ce drame historique.

Au contraire, l'œuvre d'Emmanuel Nunes (Portugais de trente-huit ans qui est une des révélations de ces dernières années) sur la Mort du

Rabbi Simeon bar Yohai, bien que purement symphonique, allait au cœur de ce beau texte tiré du « livre de Splendeur » (fin du treizième siècle), plein de mysticisme, de lumière et de sérénité. Quatre groupes réduits d'instrumentistes (cordes, flûtes et clarinettes), placés à quelque distance les uns des autres, tissaient une grande tapisserie contemplative faite de fils entremêlés aux couleurs subtiles, pleine de chants d'oiseaux, de rais de lumière phosphorescente, avec de graves pulsations. Une dialectique de méditation purement intérieure, où chaque son vivait et vibrat en sympathie avec les autres, émergeant et se fondant dans la collectivité, produisant une sorte d'irradiation rare, de grâce musicale profonde et émouvante.

PATRIMONIO U Cantate

aux « mères amères »

De même Gilbert Amy n'avait besoin que d'une strophe d'une hymne liturgique de Salomon Ibn Gabriol (onzième siècle) pour créer cette vision flamboyante du Dieu tout-puissant chantée par les Anges du Trône. Une strophe tendre, enthousiaste et glorieuse, où la voix veloutée de la contralto Benedetta Pecchioli, entrelacée avec une clarinette et une violoncelle, s'épanouissait au sein d'un discours instrumental scintillant et fort, vivifié par une rythmique subtile, une écriture acérée changeant constamment d'atmosphère.

De Stockhausen, on ne pouvait guère attendre qu'il se plût à un thème. Sa Jeunesse de Michaël est le premier acte d'une œuvre scénique intitulée Light qui en comportera sept ; sans doute cet « ange Michaël », fils d'Eve et d'un père pénétré par l'esprit de Lucifer, a-t-il quelques attaches bibliques, comme ces chœurs (inaudibles) dont on nous dit qu'ils sont empruntés aux livres apocryphes. Mais ce « génie

de notre univers qui vient d'auprès de Dieu et doit rapprocher l'humanité de Dieu » a aussi de nombreux traits du compositeur lui-même (qui met d'ailleurs en scène deux de ses enfants, ainsi que sa compagne). Cet opéra domestique, d'une naïveté un peu lourde dans sa première partie, ne manque cependant pas de charme lorsque le petit génie devenu grand entre dans le monde avec une grâce à la Papageno. Mais Stockhausen ne maîtrise pas encore le temps et les dimensions dramatiques ; il n'en est, comme son héros, qu'à ses premiers pas.

Ce « Testimonium » aura été marqué surtout par une œuvre admirable de Mauricio Kagel, qui depuis longtemps n'avait pas aussi bien utilisé son talent. Ecrite sur un texte moderne en ladino (idiome judéo-espagnol), Vox humana est une cantate adressée aux « mères amères » d'Israël qui ont perdu leur fils à la guerre. Ce chœur de femmes serré, frissonnant, rapide, martelant les mots avec violence, rempli de cris, de vagues désolées ou furieuses, et pourtant nullement ostentatoire, a une rigueur et une intensité comparables à celles des Canti di Prigionia de Dallapiccola, tout en étant d'une merveilleuse richesse sonore, ainsi que l'ensemble instrumental si subtil et fort. Quand il se laisse aller à l'émotion, Kagel est un des premiers musiciens de ce temps.

Toutes ces œuvres, montées dans des conditions difficiles, furent admirablement dirigées par Juan Pablo Izquierdo, avec d'excellents musiciens de l'Orchestre symphonique de Jérusalem et le Chœur Rinat. Pour son Michaël, Stockhausen avait, bien entendu, amené tous ses interprètes de Cologne. Mais on regrette vivement que la défection du Vokalensemble de Hambourg ait privé « Testimonium » de deux œuvres écrites spécialement par Alexandre Tansman et Cristobal Halffter.

JACQUES LONCHAMPT.

LE MATIN - 24 - 12 - 79

Concert exceptionnel avec le pianiste argentin Carlos Roqué Alsina

Journée de l'enfant samedi à la Maison de la Radio. Les enfants se pressaient nombreux dans le grand hall et au studio 104, venus avec leurs parents au concert que leur offrait à 17 h l'Orchestre national de France. Au programme : le pianiste argentin Carlos Roqué Alsina.

UN chef d'orchestre, chilien d'origine, Juan Pablo Izquierdo, un pianiste et compositeur, argentin d'origine, Carlos Roqué Alsina, en étaient les deux vedettes. Juan Pablo Izquierdo conduit avec une fougue splendide *Une Nuit sur le Mont Chauve* de Moussorgski, Carlos Roqué Alsina, dont on a, bien à tort, tendance à oublier le très grand talent de pianiste, donne en soliste une interprétation du *Concerto en Ré* de Joseph Haydn, aussi riche de brio que d'intelligence subtile.

Une création contemporaine, intelligemment programmée en deuxième partie de ce concert inhabituel, admirablement accueillie, prouvait amplement que la musique

d'aujourd'hui peut être immédiatement reçue par un large public, hors de tout ghetto. Avec *Harmonies*, une commande de Radio France dont c'était ici la création, Carlos Roqué Alsina a dressé une grande fresque sonore, puissamment dramatique à partir du triste constat de l'impossibilité de la communication dans notre univers quotidien. De grands moyens bien

concrets sont réunis pour défendre ce thème abstrait. Des voix récitan-tes, d'autres chantées en soliste, la Maîtrise de la radio une bande magnétique et le grand orchestre se mêlent étroitement, intégrés les uns aux autres avec un art consommé de la combinatoire. Tout commence sur de sourdes pulsations, de grandes vagues de fond balayent ensuite l'espace, tous les éléments tentent de définir, par larges accords et recours à la tonalité, un univers cohérent qui n'apparaît que pour se désagréger ensuite par paliers.

Brigitte Massia